

# La rivière aux trois ponts

Du haut de la côte pelée  
Je l'aperçus courant, marchant,  
Sinueuse, dans la vallée,  
En plein soleil ou se cachant  
Derrière un arbre, son ombrelle,  
Ou dans un rideau de millet ;  
Et lorsque j'arrivai près d'elle,  
Sur son gravier elle riait.

« Trois ponts, dit-elle, pour un mille  
De ce grand chemin poussiéreux !  
Les arpenteurs, gent incivile,  
Lancèrent des mots furieux,  
À me voir toujours dans leurs jambes.  
Depuis ce n'est que des mamours.  
À ma rencontre les yeux flambent,  
Tellement plaisent mes détours.

Et je vais. La vie est charmante  
À se trotter ainsi partout :  
Un troupeau de bœufs me fréquente,  
J'aime à mirer leurs grands yeux doux.  
Je reçois des moutons, des chèvres  
Et même là-haut, dans le bois,  
Ours et chevreuils, renards et lièvres  
Causent un instant avec moi.

Le long de mon itinéraire,  
L'orge, le blé, le sarrasin,  
Se succèdent pour me distraire.  
Les butomes sont mon jardin.  
Je vois la lune et les étoiles  
Et m'amuse du ciel truqué  
Que je deviens, les nuits sans voiles.  
Mon bonheur est peu compliqué.

Le vent, beau raconteur d'histoires,  
Dépeint tout un autre univers  
Où des rivières peuvent boire  
Le lac immense où je me perds.  
Il parle de jours sans aurore,  
D'été qui ne finissent pas,  
D'éruptions, que sais-je encore...  
Je me moque de ce fatras.

Une fois je pensai fort sage,  
Sur son conseil, de réfléchir.  
Malheur ! Je fis un marécage  
Où les ouaouarons vont pourrir.  
Il en émerge, d'aventure,  
De jaunes et blancs nénuphars,  
Mais c'est maussade et sans bordure.  
À peine bon pour les canards.

Plus bas il est poussé deux saules  
Qui jasent le jour et la nuit

Dans un langage obscur et drôle,  
Plein de sentences et d'ennui.  
Ils interrogent les narcisses,  
Les hiboux, le soleil levant  
Et jusqu'à moi. Prompte, je glisse !  
Ils ont trop écouté le vent.

Malgré les notions diverses  
Que m'offrent les temps et les lieux,  
À suivre un but rien ne m'exerce  
Excepté le ruisseau boueux.  
Il m'exaspère, alors je tâche  
De pavier mon lit de cailloux  
Afin que demeure sans tache  
Le lac clair où je me dissois. »

Alphonse Beauregard (1881–1924)